

carrières libérales et de devenir des *leaders*, sous la férule du curé toujours, dans nos principaux centres.

On pouvait espérer, dans les circonstances, que cette attaque contre le cléricanisme, représenté par toutes les communautés françaises et belges qui descendent sur notre pays et viennent exploiter notre pauvre peuple, eussent des chances de réussite.

Détrompez-vous, chers frères.

La hiérarchie, conduite dans le temps par un vieillard idiot, bon, si vous voulez, qui avait nom Fabre, et un intrigant de premier ordre, Bruchési, qui est parvenu au poste d'archevêque, par la grâce du Saint-Siège apostolique et la sottise des Canadiens, ne voulait pas entendre de cette oreille, et la lutte s'engagea, ardente, entre les gens qui voulaient l'émancipation du peuple canadien, et les éteignoirs qui désiraient les tenir dans un état perpétuel d'esclavage, pour les piller à leur gré.

Monseigneur Fabre disparut tout-à-coup, tué, paraît-il, par le procès que lui avaient intenté les directeurs du *Canada-Revue*.

Ceci n'a jamais été prouvé, mais si c'est vrai, taut mieux!

A une époque quelconque, un italien quelconque, tomba dans la ville de Montréal, où il fut accueilli par la brave population canadienne, comme tous les étrangers sont accueillis parmi nous, c'est à-dire à bras et à cœur ouverts.

Dans l'espace de quelques années il réussit à créer un négoce de légumes et d'épiceries et réalisa une fortune qui lui permit de faire instruire ses enfants et de les mettre en état de se faire une carrière dans les professions dites libérales.

L'un d'eux devint avocat, épousa la fille d'un magistrat et fut toujours prospère dans ses affaires.

Tant mieux pour lui.

L'autre, l'ainé, Jos., continua la succession du père Bruchési et tint l'épicerie qui existe encore sur la rue Notre-Dame, et je dois lui rendre cette justice que les nombreux talents qu'il possède en matière de commerce n'ont pas fait périlcliter la maison.

C'est à ce même endroit que le fameux miracle du révérend frère d'en bas de Québec fut imaginé, celui du frère Didace, vous savez.

Un autre, Paul, se fit ecclésiastique, fut envoyé à Rome par l'entremise du Séminaire et revint à Montréal, où il s'est créé une position enviable, celle d'archevêque.

On aurait pu croire après toutes ces choses, que la direction de tout le diocèse de Montréal ne pouvait pas tomber entre les mains d'un homme de ce calibre. Mais c'est arrivé tout de même.

Et voilà pourquoi je dis, aujourd'hui, qu'au lieu d'avancer, nous avons reculé. Le nouvel archevêque s'est fait prendre au sérieux. Il parcourt les campagnes et les habitants lui font cortège à cheval, comme c'était la coutume dans le bon temps du moyen âge. Il prélève des impôts, sans les demander, et il s'arrange toujours de manière à être du côté du manche avec les gouvernements.

Ce n'était vraiment pas la peine de se marteler la tête pour arriver à un aussi piètre résultat, si la divine Providence, pour me servir du langage ecclésiastique, n'avait pas eu le soin de mettre sur l'autre plateau de la balance un péché capital, supposé être, d'après les casuistes, le plus grand de tous les péchés.

Et ce péché, c'est l'Orgueil!

Non pas l'orgueil banal, ordinaire, qui appartient à tout le monde, mais l'orgueil ecclésiastique, c'est-à-dire, pour me servi